

au-dessous de la crevasse, et c'était précisément sur lui que j'étais tombé. J'avais en outre un souvenir confus d'avoir lutté contre quelque chose de mouvant dans le premier instant où ma chute m'avait éveillé. Sans doute le loup-surpris s'était immédiatement retiré dans le coin le plus reculé de l'autre, et s'y était blotti, cédant à l'instinct invincible de la peur.

Les heures succédaient aux heures, et je guettais toujours mon hôte, craignant qu'il ne surmontât son alarme et ne redevenît le loup féroce que j'avais d'abord redouté. Mais ses dispositions restèrent pacifiques, et quand les premiers rayons du matin pénétrèrent dans la caverne, je vis mon loup toujours blotti dans son poste d'observation, et tremblant plus que moi. Hélas ! le retour de la lumière vint accroître mon anxiété. Partout des rochers impénétrables ; fuir était chose impossible. Une seule issue était ouverte à l'une des extrémités de la caverne, celle par où le loup rentrait et sortait en rampant tous les jours. Si l'animal à la première alarme s'était dirigé de ce côté, il se serait sauvé immédiatement ; mais dans sa panique, il avait plutôt songé à se cacher qu'à fuir, et n'osait plus me disputer le passage. Il fallait donc imaginer quelque expédient pour me tirer d'affaire moi-même, car je ne pouvais espérer qu'aucun être humain vînt à mon secours dans ce désert ignoré. Pouvais-je percer les murs de ma prison ou creuser sous ses fondemens, lorsque le rocher m'opposait à droite, à gauche, partout son infranchissable rempart ? Une petite bande de ciel bleu se laissait voir à vingt pieds au dessus de ma tête. Combien de fois je levai les yeux de ce côté pour appeler un ange sauveur : avec quelle dévotion je me souvins de Daniel tiré miraculeusement de la fosse aux lions ! vœux inutiles !

Le loup semblait tout aussi embarrassé que moi. Dans cette position singulière, je n'avais d'autre perspective que de mourir de faim, à moins que l'animal n'aimât mieux me dévorer aussitôt que sa peur serait surmontée par son appétit. Cependant les heures se succédaient. Je jugeai qu'il devait être midi aux rayons du soleil qui pénétraient dans le caveau. J'éprouvais une sorte de vertige causé par mon anxiété et le besoin d'alimens. Je m'assis, presque résigné à mon destin, et songeant aux conjectures étranges que ferait naître au bout d'un laps d'années la découverte de mes os au milieu de ces rochers. Tout-à-coup un gémissement sourd interrompit ma rêverie. Je m'imaginai d'abord que l'instinct du loup affamé réveillait enfin son courage, et qu'il se préparait à s'élancer sur moi. Je me recommandai à Dieu ; car j'étais trop faible pour opposer la moindre résistance ; mais bientôt les aboiemens d'un chien vinrent frapper mon oreille. Comment décrire les sensations délicieuses éveillées dans mon âme par cette voix, qui m'annonçait qu'on venait à mon secours et que j'allais être arraché à l'horrible destinée d'être dévoré par un animal féroce ou enseveli vivant ! Les aboiemens se rapprochaient ; je ne pouvais douter que mes amis ne fussent à ma recherche et qu'ils n'eussent trouvé mes traces. Ce qui me rendait enfin l'espoir et mes forces semblait redoubler l'effroi du loup. Il s'accroupit, de plus en plus tremblant, contre le roc ; à chaque jappement du chien, il répondait par un murmure plaintif. Son oreille, plus exercée avait perçu et distingué les sons avant la mienne. En quelques minutes, des voix d'hommes se firent entendre au dessus de ma tête, et le long cri que je poussai les amena immédiatement au bord de la crevasse. On peut s'imaginer leur étonnement de me

trouver au fond de ce noir abîme. Aussitôt ils nouèrent ensemble des branches d'arbres, et finirent par construire une échelle à l'aide de laquelle je regagnai les régions de l'air.

Ils m'apprirent que le miracle de ma délivrance était dû à mon fidèle chien, qui avait suivi ma piste malgré tous mes détours sur la montagne. Quant à l'hôte sauvage dont j'avais ainsi forcé l'hospitalité, il s'élança par son trou accoutumé aussitôt qu'il se vit délivré de ma présence ; mais il fut tué par les fils du fermier avant d'avoir fait deux cents pas.

Mes cheveux n'ont pas blanchi pendant cette aventure ; mais c'est un souvenir qui ne me quittera jamais. Combien de fois depuis lors j'ai revu dans des songes effrayans deux yeux de feu dardés sur moi au milieu des ténèbres ! combien de fois se sont renouvelées toutes les terreurs d'une nuit passée tête-à-tête avec un loup dans son propre repaire !

New Monthly Magazine.

M. de Lally et le Bourreau de Paris.

Il y a dans la vie des rapprochemens bien extraordinaires.

Avant d'aller chercher dans l'Inde le commandement qui devait se terminer pour lui d'une manière si fatale, M. de Lally était à Paris, jeune seigneur élégant, coquet, insouciant, grand ami du plaisir, et tapageur, comme il était permis de l'être quand un grand nom promettait l'impunité.

Une nuit, M. de Lally et plusieurs joyeux compagnons couraient, après boire, les rues de la capitale, cherchant à s'égayer aux dépens de quelques bons bourgeois retardataires. Soudain, dans la petite rue Saint-Jean, ordinairement si paisible, leurs oreilles sont frappées par des airs de contredanse ; ils lèvent la tête, et voient les fenêtres brillamment éclairées d'un appartement au troisième étage ; c'est là, disent-ils tout d'une voix ; on danse, montons et dansons. Aussitôt dit, aussitôt fait ; ils sonnent : un homme à physionomie franche et ouverte vient les recevoir.

— Monsieur, lui dit M. de Lally, nous sommes des gens comme il faut ; nous aimons beaucoup la danse ; le hasard nous a amenés dans votre quartier ; nous avons entendu la musique, et nous n'avons pu résister à l'idée de vous demander la permission de danser chez vous. Ne nous refusez pas, je me rends garant que vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Ce serait très-volontiers, messieurs ; mais, avant d'entrer, il faut que vous sachiez chez qui vous venez.

— Qu'importe ! votre langage dénote un homme bien élevé ; nous pensons n'être nullement déplacés chez vous.

— Encore une fois, messieurs, je dois vous dire à qui vous parlez ; je suis le bourreau de Paris ; j'ai marié ma fille au fils de l'un de mes confrères, et nous célébrons la noce.

Ici mouvement d'hésitation chez les jeunes gens ; mais bientôt reprenant leur gaité, et souriant d'avance à l'idée de pouvoir dire dans les salons de Versailles : Nous avons dansé chez le bourreau de Paris ; Monsieur, reprennent-ils, nous serons charmés de faire votre connaissance ; ici : votre ton, vos manières nous réconcilient d'avance avec